

Emmanuel Carrère

L'Amie du jaguar

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Pour Muriel

Aux alentours de sa quinzième année, Victor fit un rêve, qui revint à trois reprises. Chaque fois, il se réveilla en sursaut, mais à temps, trempé de sueur, terrifié au point de placer tous ses espoirs de survie dans la lumière de la lampe. Il voyait l'interrupteur phosphorescent à trente centimètres de lui environ, le fil courant le long de la table de nuit, toute proche du lit où il grelottait. Mais il était incapable d'étendre le bras pour presser la petite poire d'où il se figurait que viendrait, sinon la délivrance, du moins un répit provisoire. Par trois fois, il resta ainsi un temps qui lui parut infini, dilaté aux dimensions de sa vie, à se débattre contre le dernier instant de son rêve, à fixer la poire lumineuse et aussi le réveil, également posé sur la table de nuit, à hauteur de ses yeux ouverts, les aiguilles également phosphorescentes, à suivre le cours des minutes. Elles passaient lentement et, avec une lucidité que n'accompagnait aucune baisse du régime de sa peur, il se fixait des échéances, se jurait que quand l'aiguille des minutes atteindrait le quart ou la demie (de quelle heure, il ne le sut jamais), il arracherait du lit son bras droit plié sous lui et donnerait de la

lumière. Un jour, après la seconde manifestation du cauchemar, et en prévision d'une troisième, il reconstitua même la scène, s'entraîna en plein soleil d'après-midi à exécuter le plus vite possible le geste salvateur, sans du reste se faire aucune illusion sur l'utilité de ces exercices lorsqu'il serait de nouveau au pied du mur. Mais il fallait bien meubler l'attente.

Il n'y avait dans sa paralysie aucune crainte particulière de monstres qui auraient pu, dans le bref laps de temps que sa main mettrait à atteindre l'interrupteur, la saisir au vol, ni non plus de certitude que la lumière éloignerait ces monstres. La panique lui interdisait le mouvement sans que cette censure résulte du sentiment qu'il y avait un danger à l'effectuer. Le rêve n'évoquait aucune de ses hantises habituelles, aucun fantôme tapi sous son lit ou suscité par le flottement de sa chemise disposée sur le dossier d'une chaise. Cette forme vaguement humaine et mouvante au gré d'un filet d'air n'effrayait Victor que s'il y mettait beaucoup de bonne volonté et se persuadait, pour l'avoir lu, qu'un tel spectacle a de quoi effrayer une nature imaginative, ce qu'il se flattait d'être.

Le cauchemar était toujours le même. Il se composait d'une seule image, parfaitement visualisée, celle d'un livre ouvert. Ce livre aurait pu être identifié. Mais, dans le rêve, Victor ne fit jamais attention au nom de l'auteur ni au titre et, au réveil, les trois fois, se reprocha cette négligence d'autant plus stupide que ce nom et ce titre figuraient, il le savait, en haut de chaque page : le nom sur celle de gauche, le titre sur celle de droite ou peut-être, si c'était un recueil de nouvelles, le titre du recueil à gauche, celui de la nouvelle à droite. Il connaissait en outre la collection où le livre était publié, une série brochée d'une présentation assez laide, spécialisée dans la littérature fantastique dont, à cette

époque, il commençait à faire une consommation boulimique. Il se rappelait avec une extrême précision le grain du papier – terne et râpeux, il était désagréable de l’effleurer avec le gras du doigt –, la typographie aux caractères écrasés, les défauts d’impression, les coquilles, les lignes répétées qui, souvent, vers le bas de la page, penchaient vers la droite.

Deux de ces pages faisaient l’objet de son rêve. C’étaient, il le savait, les deux dernières d’une histoire. Celle de gauche était entièrement recouverte de caractères, compacte, coupée seulement d’un alinéa. Celle de droite prenait fin à la moitié, parce que l’histoire était finie, et les derniers mots étaient en italique. De toute évidence, il s’agissait d’une histoire d’horreur à chute dont ces derniers mots livraient l’explication. Probablement, c’étaient des mots en soi anodins auxquels le contexte donnait leur signification épouvantable.

Dans son rêve, Victor se bornait à lire, ou plutôt à craindre que sa lecture ne l’amène au dernier paragraphe avant d’avoir la chance de se réveiller, d’affronter alors la terreur autrement rassurante (au moment même où il l’affrontait, il en était conscient) qui succédait au cauchemar. Si bien que l’essentiel du rêve – dont la durée, comme il arrive habituellement, n’était pas mesurable, pas même selon une unité interne – se passait en ruses, sursis, relectures attentives de la page de gauche afin de différer le moment d’entamer celle de droite dont Victor savait que, comme un toboggan, elle le conduirait très vite à la catastrophe, aux mots en italique qu’il entrevoyait en s’efforçant de détourner le regard. Une fois arrivé en haut de cette page, il ne serait plus question de finasser. Les manœuvres encore possibles dans le cours de la précédente seraient dérisoires, une force irrésistible, nourrie de

sa curiosité, le pousserait vers l'horreur sans le laisser flâner, revenir en arrière, supputer le moment où le réveil le délivrerait. Il y serait.

En y réfléchissant à l'état de veille, il acquit la certitude que le texte de ces deux pages, ce texte inimaginable, débordant d'une épouvante telle qu'elle devait tuer celui qui en lisait les derniers mots, n'était autre que le résumé du rêve par lequel ce texte se frayait un chemin dans son cerveau. Le texte ne faisait que scander la progression du lecteur prisonnier de son rêve, suivre et observer son cheminement jusqu'au dernier paragraphe. Le texte disait ceci : « Le dernier paragraphe, les derniers mots sont si affreux qu'ils pétrifient comme la Gorgone. Et, pour qui y arrive, il n'y a plus de réveil possible, le rêve est fini. Tu vas y arriver bientôt. Les délais de grâce, les rêveries incohérentes sur ce qui se passe avant vont prendre fin. Elles n'ont pas de sens, sinon celui de te conduire là. Encore un peu, tu y arrives. Voilà. Tu y es. » Le texte, en somme, ne faisait que gloser sur le malheur de le lire. Et, selon Victor, la récurrence des rêves ne pouvait signifier qu'une chose : leur progression. D'un rêve à l'autre, il se réveillerait chaque fois un peu plus tard, un peu plus avancé dans la lecture de l'histoire, du commentaire navré et sarcastique de cette progression. Un jour, il finirait bien par arriver au bas de la page de droite, c'est-à-dire à la moitié et Dieu que cette moitié était courte, que l'auteur s'était montré abominablement concis !

Le rêve ne le visita que trois fois, sans que jamais il ait pu évaluer la distance parcourue de l'une à l'autre. Pendant plusieurs mois, il craignit à la fois son retour, son issue dont il ne doutait pas de s'être rapproché et les forces obsessionnelles qui, en lui, militaient pour qu'il revienne. Persuadé que la phrase en italique lui serait fatale, il multiplia les ruses, à l'état de veille, pour s'empêcher d'y arri-

ver, conscient que ces ruses ne faisaient en vérité que hâter sa course, qu'elles étaient prévues et fournissaient même la matière du texte dont le contenu littéral lui était interdit. Et, comme ce contenu probable finissait par être la somme de ses inquiétudes à ce sujet, la page et demie qui lui était dévolue se dilata, s'hypertrophia, vouée à prendre en compte les hantises d'une année de quasi-insomnie volontaire, de sommeil rare et troublé, visité par des cauchemars périphériques mettant une atroce ironie à n'être pas le bon, travestissant sous les camouflages incroyablement transparents d'autres rêves la crainte de voir celui-ci arriver bel et bien.

Puis, une dizaine d'années plus tard, il se retrouva dans une grande pièce sombre, une bibliothèque lourdement meublée, décorée de bibelots asiatiques. Il était assis par terre, adossé aux rayonnages qui recouvraient les murs du sol au plafond, et sentait s'enfoncer dans son dos le coin saillant d'un volume dont il ignorait et ignora toujours le titre. Du regard, il embrassait la pièce, allait et venait de la fenêtre, un vitrail en forme de rosace que venaient fouetter, à intervalles irréguliers, les branches déjà dénudées d'un marronnier, à l'une des deux portes – non pas celle qu'il avait franchie pour entrer, mais l'autre, qui s'était refermée tout à l'heure derrière le docteur Carène et Marguerite. Puis il revenait à ses jambes à demi pliées, à ses pieds chaussés de tennis, à ses mains immobiles, posées sur le parquet. Il enregistrait avec soin ces détails et une quantité d'autres qu'il serait fastidieux et surtout infini d'énumérer. Et, malgré que sa pensée ne s'échappât qu'à grand-peine, et illusoirement, de l'espace réduit où elle se trouvait désormais confinée, espace qu'il aurait à l'avenir – il sourit – tout le temps de repérer, d'arpenter, d'appivoiser peut-être, il pensait à la succession des événements qui l'y avaient conduit. Il était là

– sur ce point, le doute n’ était pas permis –, mais il se demandait comment il y était arrivé et, en deçà de la porte franchie un moment plus tôt, le doute envahissait tout, ou plutôt aurait tout envahi s’il avait subsisté un territoire à envahir, si ce territoire – en somme, tout son passé – ne s’était d’un coup effondré. La porte close par où il était entré donnait maintenant sur le vide. Quant à celle dont le seuil lui était interdit, en face de lui, les secrets qu’elle abritait, le complot possible entre Carène et Marguerite, abdiquaient logiquement, symétriquement, toute espèce d’existence, puisqu’ils découlaient de ce passé gommé. Pour s’occuper, meubler d’hypothèses une pièce où seule désormais sa présence, mais non les raisons de cette présence, était sûre, il pouvait toujours inventer des histoires. Nommer, par exemple, le propriétaire de la bibliothèque, assembler comme un horloger les rouages du piège par lequel il l’y avait attiré, lui prêter une complice, ou encore prêter à cette complice l’initiative du guet-apens – Carène rétrogradé, alors, au statut de sous-fifre. Une complice, donc, une jeune fille d’une grande beauté, cela va sans dire, rencontrée au hasard d’une promenade dans la rue.

Il devait, dans la soirée, se rendre chez des amis qui organisaient une fête et il lui avait proposé d’y aller avec lui, une heure peut-être après l’avoir abordée dans le bar-tabac. Elle venait d’extraire une cigarette de son paquet – la dernière : elle froissa nerveusement le paquet en papier souple – et cherchait en vain du feu dans son sac. Promptement, il avait remonté le comptoir où il s’était accoudé, avait acheté une cartouche de la même marque qu’il lui avait tendue en même temps que son briquet, en disant qu’il ne voulait pas qu’elle manquât de cigarettes, sinon elle risquait de s’en aller, et cela lui serait, à lui, on ne peut plus désagréable. Elle avait souri, remarqué que,

de toute manière, il aurait pu la suivre, et accepté, donc, une heure plus tard, de l'accompagner chez ses amis à qui il l'avait présentée sans faire de manières, en racontant comment ils s'étaient rencontrés. Il était certain à ce moment, et Dieu sait pourquoi, qu'elle ne se formaliserait pas de cette indiscretion, ne craindrait pas de passer aux yeux de tout le monde pour une fille que l'on drague, comme ça, dans la rue, et qui vous suit n'importe où. Au cours de la soirée, tous deux avaient fait bloc – jusque dans la sympathie à l'égard des amis perplexes – avec tant de naturel, une complicité apparemment si bien rodée que les amis en question, de toute évidence, avaient cessé de croire à la rencontre racontée, s'étaient figuré qu'ils se connaissaient depuis longtemps et jouaient cette comédie pour le plaisir de se renvoyer la balle selon des règles contraignantes. Et, après tout, c'était probablement vrai.

Ou bien ils ne s'étaient pas rencontrés avant, dans la rue, mais à cette soirée même, dans la grande villa qui donnait sur le golf, d'où l'on faisait partir des montgolfières en papier. Ils n'étaient pas arrivés ensemble, ne s'étaient même pas parlé – il y avait tant de monde. Victor, seulement, avait remarqué Marguerite. Elle était avec un homme un peu plus âgé qu'elle, très beau, qui, pensait-il, devait être son mari, ou son amant. Vers minuit, lassé des conversations et du bruit, il s'était approché du couple, avait adressé à l'homme un vague sourire d'excuse, demandé à la jeune fille – comme s'il avait été, lui, le mari ou l'amant – : « On s'en va, maintenant ? » et elle l'avait suivi. Ils étaient sortis de la villa, avaient longé le golf sans parler, encore comme s'ils se connaissaient depuis longtemps et, encore une fois, c'était probablement vrai. De quelque manière qu'ils se fussent rencontrés, ils se connaissaient déjà.

Ou bien encore ils ne s'étaient pas rencontrés à Biarritz au début du mois d'octobre, mais bien avant. Dans un village abandonné de la Drôme, que hantaient de volubiles représentants en casquettes. Rue de Fleurus, dans le laboratoire de langues étrangères où officiait Monsieur Missier dont Marguerite devait ensuite lui raconter l'histoire, histoire qui, par des chemins détournés, le conduirait à la bibliothèque. Au Mexique, à Dunkerque, ou au bar de l'hôtel Bali, à Surabaya. Aucune de ces rencontres n'était bien certaine, car même la première, la vraie, ils avaient dû la jouer, Victor ne se le rappelait plus bien. Ou plutôt il se les rappelait toutes avec la même précision et, en définitive, n'en privilégiait aucune, de sorte qu'il en venait à douter d'avoir jamais rencontré Marguerite. Et, par suite d'un éboulement comparable à celui des dominos politiques en Asie du Sud-Est, il étendait ces doutes à son passé tout entier. N'était-ce pas Marguerite qui, à Biarritz, le lui avait raconté ?

De toutes les images qu'il avait d'elle et de sa propre vie – mais, bien sûr, c'était la même chose –, de toutes les images que sa présence dans la bibliothèque renvoyait à l'incohérence d'un passé qu'il n'avait pu vivre, puisqu'il avait toujours été là, la moins sujette à caution, ou celle qu'il préférerait, cela revient au même, était celle-ci : Marguerite et lui se tenaient dans une autre grande pièce d'une autre grande maison, vraisemblablement de la même ville et à la même époque. De la porte-fenêtre largement ouverte, on pouvait voir la mer grise et la couleur du ciel, les feuilles rousses qui se détachaient des arbres indiquaient qu'on était au début de l'automne. Contrairement à la bibliothèque, cette pièce était vide, démeublée, à l'exception d'un grand matelas en caoutchouc mousse où Marguerite et lui

restaient des heures, assis ou étendus. Ils squattaient. Peut-être ce souvenir même était-il secrété, imposé rétroactivement par la bibliothèque, mais tous les autres aussi et, s'il voulait absolument se raccrocher à l'un deux, élire – fût-ce arbitrairement – une image fiable avant la dernière, celle-là faisait l'affaire. Elle le rassurait.

Car il pouvait toujours essayer de se figurer ceci : non pas – comme, en vérité, tout le laissait supposer, à commencer par sa propre conviction –, non pas que la pièce vide était un fragment de passé inventé dans la bibliothèque, mais plutôt que la bibliothèque, l'histoire fumeuse des conspirations graphologiques qui l'y avaient attiré étaient inventées, à ce moment même, dans la pièce vide, face à la mer, où Marguerite et lui, inlassablement, tendrement, complices, racontaient non seulement comment ils étaient arrivés dans cette maison désertée, comment ils s'étaient connus et quelles aventures ils avaient vécues ensemble, mais aussi ce qu'ils allaient faire, la visite qu'ils allaient rendre à la bibliothèque, par exemple. La bibliothèque, Carène, l'horreur n'étaient qu'un avenir possible, envisagé à un moment du jeu, de la même manière que Surabaya n'était qu'un passé possible, soumis à leur caprice, à l'arbitraire de la conversation. La vérité, le présent, c'était la grande pièce vide où il n'était pas seul ni épouventé, mais serré contre Marguerite sur le matelas, l'embrassant le plus étroitement possible, esquissant des grimaces au moment où elle ne pouvait le voir, qu'elle devinait tout de suite, à l'imperceptible contraction de la peau sur sa nuque, près de son oreille. Ils faisaient l'amour, parlaient sans trêve. Le passé de Victor prenait forme, leurs rencontres, Surabaya.